

Propriétaire du château de Farnetto, dans le territoire d'Orvietto, elle avait produit dans le quinzième siècle quelques condottieri distingués. Paul III avait un fils naturel, Pierre-Louis, le plus débauché des hommes, connu par la mort du jeune évêque de Fano. Cet homme infâme régnait à Plaisance lorsqu'il y fut assassiné dans son fauteuil, le 10 septembre 1547, par les nobles de la ville révoltés de ses excès.

Paul III mourut le 10 novembre 1549, d'un nouveau chagrin que lui causa sa famille. Il avait nommé plus de soixante-dix cardinaux; cette précaution le servit bien. Par reconnaissance, son successeur, qui prit le nom de Jules III, fit restituer Parme à Octave Farnèse, dont le fils, Alexandre Farnèse, est ce grand général, digne rival de Henri IV.

Paul III fut le dernier des papes ambitieux, Jules III ne songea qu'aux plaisirs. Il aimait un jeune homme qu'il fit cardinal à dix-sept ans, sous le nom de Innocenzio del Monte. (Si le lecteur est las de cette chronique, il peut sauter quelques pages et passer à l'article du *brigandage*, page 218. J'ai voulu éviter des recherches ennuyeuses aux voyageurs.)

DES PAPES, APRÈS LE CONCILE DE TRENTE.

À Jules III, mort en 555, et à Marcel II, qui ne régna que vingt-deux jours, succéda Jean-Pierre Caraffa, Napolitain. Agé de quatre-vingts ans lors de son élection, il prit le nom de Paul IV; ce prince avait compris le danger que Luther faisait courir à l'Église. Ce grand homme était mort en 1546, mais non pas brûlé comme Savonarole. On ne verra plus désormais sur la chaire de saint Pierre de pontifes voluptueux comme Léon X, ou ambitieux dans l'intérêt temporel de l'Église, comme Jules II. On trouvera désormais à Rome du fanatisme, et au besoin de la cruauté, mais plus de scandale.

Paul IV est l'un des fanatiques les plus impétueux et les plus singuliers qui aient paru dans le monde. Depuis qu'il était pape, il se croyait infaillible, et était sans cesse occupé à examiner s'il n'avait pas la volonté de faire brûler tel ou tel hérétique. Il craignait de se damner en n'obéissant pas à la partie infaillible de sa conscience. Paul IV avait été grand inquisiteur. Par un hasard bizarre et favorable à ces historiens fatalistes aux yeux desquels les hommes ne sont que des *nécessités*, Philippe II et Paul IV commencèrent à régner en même temps.

À ce vieillard singulier succéda, en 1559, Pie IV, de la maison Médicis de Milan. Pie V et Grégoire XIII, qui vinrent après, ne songèrent, comme Pie IV, qu'à comprimer l'hérésie. Grégoire XIII eut le plaisir de voir la Saint-Barthélemy et en fit rendre grâces à Dieu¹.

Les livres protestants de cette époque sont pleins de recherches curieuses sur les premiers siècles du christianisme et l'origine du pouvoir des papes. Les protestants citent souvent ce vers :

Accipe, cape, rape, sunt tria verba papæ.

Leurs livres sont remarquables par le bon sens, et fort supérieurs sous ce rapport aux ouvrages papistes. Les libéraux actuels sont les protestants du dix-neuvième siècle; l'esprit général des écrits des deux époques est le même : moquerie plus ou moins spirituelle des abus que l'on veut renverser, appel au bon sens individuel, colère des faibles du parti contre les forts qui sont à l'avant-garde, etc., etc.

Félix Peretti est le seul homme supérieur qui ait occupé la

¹ Adriani, lib. XXII, p. 49; Davila, liv. V, p. 273; de Thou, lib. LIII, p. 632.

chaire de saint Pierre depuis que Luther a fait peur aux papes. Ce que ce prince a fait en cinq années de règne est incroyable ; c'est qu'il était venu de loin au trône. Vous vous rappelez le magnifique tableau de M. Schnetz (au Luxembourg à Paris). *Une devineresse prédit à la mère de Félix Peretti, alors occupé à conduire un troupeau de porcs, qu'un jour il sera pape.* Il régna du 24 avril 1585 au 20 août 1590.

Sixte-Quint commença par réprimer le brigandage ; à la vérité, dès qu'il fut mort, les brigands reprirent possession de la campagne de Rome. Comme tous les princes qui se sont bien acquittés de leur premier devoir, la justice, il fut exécuté de ses sujets. Il avait senti que, pour arrêter la main d'un peuple passionné, il faut frapper son imagination par la promptitude du supplice. Six mois après le crime, les peuples d'Italie regardent toujours comme une victime l'homme qu'on mène à la mort (mais je vais passer à Genève pour un homme cruel et barbare).

Vous avez été étonné, en parcourant Rome, de la splendeur et du nombre des monuments de Sixte-Quint. N'oubliez pas que c'est lui qui fit construire, en vingt-deux mois, la voûte de la coupole de Saint-Pierre.

On lui doit les deux ou trois statuts qui ont retardé la décadence morale de l'État romain. Il établit qu'à l'avenir il n'y aurait jamais plus de soixante-dix cardinaux, et que quatre seraient toujours pris parmi les moines. Cet arrangement a suppléé, pendant le dix-huitième siècle, à l'étiollement et à la faiblesse croissante de la noblesse italienne. Il a valu à l'Église Ganganelli et Pie VII, le seul souverain qui ait su résister à Napoléon.

En 1829, les cardinaux qui font le plus d'honneur au sacré collège, sont moines (les cardinaux blancs, M. Micara, etc.). « C'est en suivant les intrigues des bourgeois de mon quartier,

disait le cardinal d'Ossat, que j'ai appris la politique. » « J'ai eu plus à faire pour devenir provincial de mon ordre que pour monter sur le trône, disait un pape moine. »

La vigueur du caractère de Sixte-Quint, et la grandeur de ses entreprises, font lire avec plaisir l'histoire de sa vie par un nigaud nommé Ciccarelli. Si, à Rome, vous trouvez la *prima sera* longue (on appelle ainsi la soirée de sept à neuf), lisez Ciccarelli avant d'aller chez les ambassadeurs.

Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX, ne régnèrent que quelques mois, et ne songèrent qu'à supprimer l'hérésie. Ils avaient raison ; le péril était imminent. Tous les genres de misère, secondés par une administration absurde comme à plaisir, détruisaient rapidement la population de l'État romain. Les impôts les plus onéreux, les monopoles les plus ruineux, étaient parvenus à faire regarder le travail comme la plus sottise des duperies.

Il n'y eut plus d'industrie : la force du gouvernement opprimait les sujets sans les protéger ; l'administration voulut se mêler du commerce des blés, et bientôt on eut la famine, suivie, comme à l'ordinaire, d'un typhus meurtrier. La peste de 1590 et 1591 enleva dans Rome soixante mille habitants ; plusieurs villages des États du pape sont restés depuis absolument déserts. Alors les brigands¹ triomphent, les soldats du pape n'osent plus leur résister ; la Rome de 1595 est déjà celle de 1795.

Pendant le premier siècle de ce gouvernement ridicule, de 1595 à 1695, les papes ont lutté d'absurdité ; quand le mal a été connu, de 1695 à 1795, ils n'ont pas eu la force de volonté nécessaire pour le réparer.

¹ Aujourd'hui, en Italie, un voyageur est bien plus alarmé et harcelé par la police que par les voleurs (1829).